

Antonin Moeri

# Paradise Now

*nouvelle*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES  
PAR LE FONDS RAPIN, ÉTAT DE GENÈVE,  
PAR LE DÉPARTEMENT DE LA CULTURE DE LA VILLE DE GENÈVE  
ET PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES

« PARADISE NOW »,  
CENT UNIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE RENÉ BELAKOVSKY,  
MARIE-CLAUDE GARNIER, PAULINE MENTHONNEX,  
LINE MERMOUD ET MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
COUVERTURE : DESSIN ORIGINAL DE PHILIPPE WYSER  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX  
PHOTOGRAVURE : IMAGES 3, LAUSANNE  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK

ISBN 2-88241-096-4  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2000 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

## PARADISE NOW

ON M'A DIT l'autre soir que nous vivions les bouleversements les plus importants de l'histoire de l'humanité depuis l'invention du feu. On m'a parlé de changement des mentalités, de mutation, de révolution. On m'a parlé d'un formidable défi qu'il faut relever, d'un prodigieux rendez-vous à ne pas manquer.

Les journaux participent fébrilement à cette étonnante accélération, à cette construction d'une autoroute sévèrement gardée. Toutes les rédactions du monde reçoivent les mêmes images des mêmes agences. Les ouvriers lisent à l'aube les quotidiens étalés sur les tables du bistrot. Les employés fixent chaque soir d'un œil inquiet l'écran de leur télé codée. Les cadres accumulent et stockent les données dans leur puissante mémoire électronique.

Et l'école publique dans tout cela? Ce lieu où échouent des dames sentimentales, des étudiants en

quête d'argent, des réacs sans idées et des illuminés aux intuitions fulgurantes. Quel rôle joue l'école dans cette course vers le prochain paradis? Elle n'est pas une usine produisant des rebuts de ferraille pouvant servir de rouages. Elle fait des efforts démesurés pour appartenir à son époque et pour gérer les conflits, comme on dit. Mais celle ou celui qui refuse de monter dans l'avion est inexorablement éliminé.

Elle avait quatorze ans, Sandrine. Des cheveux roux merveilleusement ondulés. Une peau douce d'une blancheur avivée de rose. Ses yeux noisette vous fixaient avec malice. En arrivant dans l'établissement scolaire, elle me fit penser à un animal sauvage exigeant les grands espaces, l'air pur et la liberté. Elle parlait d'une voix saccadée, avec d'irrésistibles pointes dans les aigus.

Elle écoutait ce qu'on lui racontait, mais très vite elle se rendit compte : ce que le pion débite n'a rien à voir avec mes envies et mes interrogations. « La vie est un élan, faut faire semblant d'y croire, lui disaient les pédagogues, elle en vaut la chandelle, cette vie si riche que tu as tout entière devant toi, tu es belle, Sandrine, tu as des dispositions pour les langues, on te donnera le meilleur prof d'anglais, un qui comprend vraiment les ados, qui a de la patience, qui maîtrise le verbe et ses émotions. »

Un psy formé dans une université canadienne, spécialiste des psychoses précoces, lui-même analysé par le Docteur Rome, fut sollicité. Il prit acte de la singularité du cas. Les inclinations de la fille l'étonnèrent, ses propos lui semblèrent géniaux, ses

gestes lui révélèrent une nervosité ordinaire, des pulsions contradictoires et un rejet manifeste de toute autorité (Sandrine se curait le nez, concentrée sur elle-même).

L'espace accueillant du bureau new age permet aux jeunes déprimés de repousser les frontières de leur irresponsabilité. Il voulut qu'elle parlât de ses rêves, or Sandrine les protégeait avec obstination contre les intrus piétinant devant l'imprenable forteresse. Elle tenait les équivoques docteurs de l'âme à l'écart de ses songes sulfureux.

Il lui posa des questions nuancées. L'insurgée ricanait sous le cuir sombre de son blouson clouté. Elle bougeait avec impatience ses longues gagues chaussées de santiags impitoyables. Elle triturait dans sa poche un mégot de Gitane qu'elle irait finir aux toilettes, en pensant au positivisme forcené des suppôts d'une institution en déroute.

Sandrine a rempli des feuilles roses, elle a subi des tests qu'on remit au conseiller social, homme dévoué aux affaires de la cité, qui fit des recherches du côté de la famille : père absent sans ressources déclarées, mère au chômage et sourde.

On trouva refuge chez une cousine bien intentionnée. Elle aimerait que Sandrine s'en sorte, qu'elle édifie une chimère, qu'elle précise les contours d'un projet, pour la réalisation duquel elle engagerait sa parole. Mais les mots avilis ne désignent plus aucune réalité. L'individu ne se retrouve plus dans les jargons spécialisés, dans la novlangue des travailleurs sociaux et autres médecins dévoués.

On voudrait respecter l'être humain, éveiller son sens de la dignité sans tenir compte des mots,

qu'on devrait apprendre à aimer avant de prétendre à les dominer. Sandrine eût ri d'un tel discours. Il lui fallait tout, tout de suite. *Paradise now.*

Avec les copains du foyer catholique, on fit de terribles virées nocturnes dans les rues qui penchent sous la lumière du néon, dans les cimetières sous la lune, jusqu'au poste où les flics ont l'habitude des laissés-pour-compte. Ils savent leur parler. Ils sont formés pour cela. On les recycle sur ordre du gouvernement cantonal. On leur apprend continuellement des choses, car la vie ne s'enlise pas dans une histoire qui se répète inlassablement.

Non, on peut s'en sortir, on doit s'en sortir. Il suffit de vouloir, y a qu'à se battre. L'être humain n'est pas écrasé par les décisions d'un pouvoir arbitraire. Certes, la morosité règne dans les cités informes. La méfiance grandit à l'égard de la classe politique mais, heureusement, nous pouvons refuser le discours fataliste, prendre notre destin en main, transmuier la haine. Nous naissons libres, nous grandissons dans une société libre. Pas besoin d'être juriste pour le savoir, ni gendarme, ni publiciste...

On ramenait Sandrine au foyer. Le lendemain, elle avait le teint des mauvais jours. Depuis longtemps, elle venait en classe sans ses affaires. On lui aurait parlé de livres, de brochures, de cahiers ou de stylos, elle eût ri, de son rire cristallin. Avec un déhanchement des plus crânes, elle se serait assise en fixant la calvitie du maître que la situation actuelle oblige à une retraite anticipée.

« Elle a un talent pour le dessin », c'est toujours ce qu'on prétend quand les carottes sont cuites. On

la fit dessiner sur de grandes feuilles au grain fin. Elle donna libre cours à une imagination fertile, à des obsessions curieuses, à une révolte inquiétante, à une violence qu'on aimerait banaliser.

Je l'ai croisée quelques fois dans les ruelles de la peur. Elle avait imprégné ses cheveux d'une substance colorante d'un noir éclatant. Elle ressemblait à un corbeau. Du fond de sa nuit, elle ne me reconnaissait pas. Elle était livide. « Bonsoir, Sandrine. » J'ai cru qu'elle allait m'insulter, me griffer ou me gifler. Me suis dit qu'elle était stone. La défonce, la zone, le caca, l'urine et les sécrétions, les promesses de bonheur. Le shoot dont on ne peut plus se passer. « Tu hallucines, mignonne. – Tais-toi, gueule d'omelette, tu ignores la beauté. Mon trip est grand, authentique. Le paysage est réservé aux initiés. Et puis, barre-toi ! Tu pues le rance, l'aigre et le mauvais savon. » J'ai baissé la tête. C'était il y a quelques jours.

Dans la salle, les maîtres parlent à voix basse, devant le panneau d'affichage. Sur le faire-part bordé de noir, il y a un verset de l'Évangile, les noms très divers de la parentèle. On me fit remarquer : « Aucun du même nom, que voulez-vous faire quand il n'y a pas de famille ? » Je me retourne, la gorge nouée. J'entends une voix de baryton : « C'est une mort annoncée. »